

Cy Twombly, le temps d'une exposition

Avec «le Temps retrouvé», à Avignon, le peintre américain, disparu début juillet, a réuni les œuvres de trente artistes qui l'ont marqué et 120 de ses Polaroids.



Compter deux à trois heures pour découvrir la dernière exposition de Cy Twombly, disparu le 5 juillet dernier à 83 ans, sinon ça ne vaut pas la peine. Le temps est l'allié de l'art, et il est au cœur de cette expérience étrange qu'a tentée Cy Twombly, presque une folie : rassembler en un lieu (1) une partie de sa mémoire, le double figuré de son œuvre multiforme, une lecture publique à tiroirs ouverts. Comme une autobiographie de groupe dont il serait l'unique chef d'orchestre. Casse-gueule ? Très. Mais l'artiste américain, qui se rêvait «*disc-jockey d'une saison*» à Avignon, a réussi son pari : chapeau, maestro.

Difficile de dire ce qui est le plus convaincant dans ce «Temps retrouvé». La pluralité des trente artistes élus par Twombly pour l'accompagner dans son voyage intérieur. L'accrochage malin des 350 œuvres dans le labyrinthe de la Collection Lambert, où l'on ne cesse de tourner à gauche, à droite. Ou l'impression immédiate, dès l'entrée dans l'exposition, que l'art procure une intense satisfaction ; une sorte de courant électrique qui, tout à coup, réveille le meilleur de vous-même. Aucune indignation, mais l'acceptation de l'autre. Rude école.

Parasols. Ça commence avec *le Penseur*, de Rodin, saisi par Victor Pannelier (vers 1882) et ça finit avec 120 Polaroids pris par Twombly lui-même. Il a préféré cette piste-là. D'abord montrer son choix dans l'histoire de l'art, ensuite son propre travail, non l'inverse. Une sorte de politesse, pas évidente, et discutable, car elle est un peu à son détriment. Se révèle, en effet, la monomanie de sa photographie, preuve de son caractère impatient. Twombly chérit la vitesse et la lenteur dans le même instant, pas facile à concilier. Ce qu'il photographie : des citrons, des pivoines, des roses, des choux, des noix, des formes rondes ou cosmiques, des perspectives, des gâteaux. Et puis sa famille. Son fils, Alessandro, intercepté de loin, comme l'enfant unique d'un roi déchu. Ses pairs, Robert Rauschenberg ou John Cage, pour ne citer qu'eux. Certaines photographies paraissent anodines, d'autres fétichistes (les chaussures de l'artiste, merci, déjà donné), et d'autres vous giflent comme une brûlure de méduse. Souffle coupé. Ainsi ce bord de mer, à Gaeta (Italie), où Twombly vivait à l'écart du monde. Une vague de parasols bleus. On pense aux enfants de Bonnard et aux montagnes russes de [Marielle Paul](#), leur détermination commune à annoncer le bonheur, sans tremblement.

Arabesque. Cette plénitude, acquise avec Twombly photographe, renvoie au souvenir de la première image vue dans «le Temps retrouvé», la sculpture de Rodin, pensant. Il s'agit maintenant de remonter le temps, dans le désordre de la mémoire. Resurgissent alors les œuvres choisies par Twombly et qu'on aimerait garder près de soi, comme du sable chaud. Sur un rocking-chair, une onde vacillante, en attente perpétuelle (David Claerbout, 2003). Deux femmes avec éventail, ou les premières tables de multiplication du XIXe siècle (Eadweard Muybridge, vers 1870). Des parkings en arabesque (Ed Ruscha, 1967-1999). La trépidante Gertrude Stein avec Basket, son caniche, à Culoz (Carl van Vechten, vers 1943). Un tableau d'écolier aussi vif qu'un moineau parisien (Bernard Lavier, 2001). Les poufs migrants d'un petit Poucet (Kimsooja, 2004). La longue marche du dernier clown (Francis Alÿs, 2003). L'œil-Joconde de Virginia (Sally Mann, 2004). Et l'œuvre qui pourrait, à elle seule, résumer la solitude épanouie de Cy Twombly. La table de travail de Virginia Woolf, un cahier ouvert, une plume, des fleurs. Gazon vert. Dalles rouges. Derrière l'objectif, Gisèle Freund, en 1939, c'est-à-dire hier.

Brigitte Ollier

(1) En réalité, il y en a deux, puisque, en plus d'Avignon, l'exposition se décline à Arles, à la Chapelle du Méjan, avec Douglas Gordon et Miquel Barceló, jusqu'au 18 septembre.